

MARIE-PIER POULIN

# Débâcles

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**

MARIE-PIER POULIN

# Débâcles

R O M A N

*J'habite le Sommet du Monde.  
J'y suis depuis des millénaires  
l'homme continuel,  
je suis sans âge  
parce que j'ai tous les âges.  
Je suis sans traces de l'ancêtre  
parce que je suis l'ancêtre  
en même temps que la continuation...*  
— Yves Thériault, *Tayaout, fils d'Agaguk*

*Les mots sont de parfaits lieux, ils appellent  
à eux les fragments du monde pour créer des  
passerelles, précaires certes, mais qui font  
surgir une phrase, une page, bientôt tout un  
livre qui tissera une toile, et l'on y entendra  
battre un cœur, on verra la pensée aller  
d'un fil à un autre. On écrit pour lier les  
choses ensemble, lier les êtres, les vies.*  
— Hélène Dorion, *L'étreinte des vents*

25 mars 1971

*Anna,*

*Je t'écris pour te dire de ne pas venir me rejoindre. Ici, tout transpire la colère. L'homme que tu as aimé est mort. Ou plutôt, il a recommencé à vivre.*

*Piari*

12 OCTOBRE 1970

1

Pierre s'envole enfin vers sa terre natale, le Grand Nord québécois. Il y a vingt-cinq ans, il a dû quitter les siens, sans jamais revenir, sans jamais prendre de nouvelles. Aujourd'hui, il fait le chemin inverse pour aller pratiquer la médecine dans ce petit village perdu au bord de la baie d'Hudson. Ses racines s'y trouvent. Longtemps il en a douté. Il en est certain maintenant.

Les cinq autres passagers de ce minuscule avion sont tous originaires du sud du Québec. Ils se rendent travailler à Poste-de-la-Baleine, Povungnituk ou Salluit. Malgré le bruit du moteur, Pierre peut les entendre discuter de la crise qui paralyse la métropole. Alors que les arbres portent les couleurs d'octobre, la tension est énorme à Montréal depuis qu'une cellule du FLQ a enlevé le ministre Laporte. La population est sur le qui-vive et craint le pire. Cette angoisse, Pierre l'a bien ressentie autour de lui, sans toutefois la partager. Ce sont des problèmes de Blancs. Puisqu'on l'a toujours traité en étranger, il se défend bien de prendre position dans ce combat. De toute façon, depuis six mois, il a les yeux rivés vers le nord. La mort du père Benoît, la préparation du déménagement et les modalités de transfert pour le travail ont occupé tout son temps.

Dehors, la beauté du paysage est à couper le souffle. Aucun arbre. Seul un épais manteau de neige parsemé de lacs noirs qui ne tarderont

pas à geler. Loin, très loin là-bas, la pureté du blanc se confond au bleu du ciel. Le front collé au hublot, Pierre se laisse pénétrer de cette lumière. Cette nature sauvage, si belle, il l'avait presque oubliée. Comme le reste.

Son esprit vagabonde. Il se revoit, enfant, marcher sur la baie qui s'étirait devant lui à l'infini. En juin, la température plus clémente faisait fondre les glaces, qui disparaissaient avec la débâcle. L'odeur de la terre gorgée d'eau lui revient. Il sourit. C'était la saison du soleil de minuit. La période des vents tièdes, du coton arctique et des pêches miraculeuses. C'était le moment où le ruisseau de son enfance, enfin libéré, serpentait dans la toundra. Adamie et lui passaient des heures à construire des barrages et à les anéantir dans ce petit jet limpide qui prenait, dans leur tête d'enfant, les allures d'un fleuve...

Une douleur aiguë lui tord l'estomac. Cette souffrance, Pierre la connaît par cœur. Les yeux fermés, il secoue la tête pour chasser les images qui l'assaillent. Il ne veut pas se rappeler, ne pas revoir la tragédie. Il n'en a pas la force.

Comme autrefois, il ressort de sa lutte complètement anéanti.

De fortes secousses le sortent du sommeil. Au loin, Pierre aperçoit un petit village se dessiner, des taches sombres de plus en plus définies dans la plaine blanche. Après de longues minutes de descente, l'hydravion rase les vagues avant de les frapper brutalement, pour s'y enfoncer jusqu'à la moitié des hublots. Lentement il revient à la surface, glisse quelques mètres encore pour s'immobiliser sur les eaux noires de la baie. Nerveux, Pierre ramasse son sac et se faufile vers la porte que le pilote ouvre devant lui.

Dehors, le vent froid le ragaillardit. Emmitoufflé dans son manteau, il descend d'un pas mal assuré sur les flotteurs de l'appareil. Une chaloupe à moteur se dirige vers eux, piquant son nez dans les flots. Bien agrippé aux structures de l'avion qui tanguent au gré des vagues, Pierre fixe les deux silhouettes assises dans la barque. Des hommes vêtus de parka inuit. Pourra-t-il seulement les reconnaître après tant d'années?

— Voilà tes guides, dit le pilote en anglais, en pointant en direction des deux passeurs, maintenant assez près pour qu'on puisse distinguer leur visage.

Pierre doit se rendre à l'évidence. Ils sont beaucoup trop jeunes. À peine quinze ans. Dans ce pays, il pourrait être leur père.

Tout en effectuant les dernières manœuvres pour accoster leur bateau, les deux adolescents saluent amicalement le pilote, qui s'occupe d'amarrer leur embarcation aux flotteurs. Après avoir échangé quelques plaisanteries, les deux garçons souhaitent la bienvenue au nouveau venu dans un anglais presque parfait. Leur regard est fuyant. La gêne, sûrement.

Une fois les valises déposées dans la chaloupe, Pierre rejoint tant bien que mal le centre de la barque, qui démarre aussitôt. Quelques

minutes plus tard, l'avion redécolle vers un autre village du Nord, le laissant seul derrière.

Pendant un long moment, il n'y a que le bruit du moteur qui perce le silence. Puis l'Inuk assis à l'avant se retourne et s'adresse au passager en inuktitut. Pierre ne comprend pas ce qu'il dit. Le jeune homme n'insiste pas. Même si près des siens, Pierre ne peut échapper à la cruelle morsure de la différence. Soudainement, ce paysage tantôt si beau lui paraît d'une austérité insupportable. L'horizon blanc, le mutisme de la nature et des deux hommes, l'eau noire sous lui : plus rien ne lui ressemble ici. Pourquoi est-il revenu, alors ? Ce pays, il ne le connaît plus. Pour ne pas sombrer, Pierre se réfugie dans ses pensées, qui le mènent toutes vers le sud. Vers elle. Anna.

Le vent transporte des échos venus de la rive. Des voix et des hurlements de chiens tourbillonnent dans l'air. Sur le rivage qui se rapproche tranquillement, une vingtaine de silhouettes semblent attendre. Les deux garçons échangent quelques paroles que Pierre ne capte toujours pas, mais un nom retient son attention. Adamie. Il en est certain. Il répète ce prénom des dizaines de fois dans sa tête. Au loin, en bordure de la baie, un représentant du gouvernement doit l'accueillir, mais ce n'est pas lui que Pierre cherche des yeux. Son cœur bat à tout rompre. Le froid a disparu. Adamie. Cet homme de près de quarante ans aujourd'hui se trouve-t-il vraiment sur cette plage? L'attend-il, comme l'ami fidèle d'autrefois? Pierre voudrait hurler son nom. Il aurait besoin de sa présence, tout de suite, maintenant.

Puis soudain, il l'aperçoit.

Les Inuit sur la grève bavardent et se promènent sauf un, planté droit comme un phare, le regard dans celui de Pierre. Ce ne peut être qu'Adamie. Au moment où l'embarcation touche terre, l'Inuk jusque-là immobile s'avance de quelques pas pour s'adresser aux jeunes passeurs. L'un d'eux sort de la chaloupe pour la tirer sur la rive enneigée, l'autre empoigne les valises pour les déposer dans un traîneau stationné plus loin. Hésitant, Pierre met pied à terre et marche lentement vers l'Inuk qui les accueille. Face à face, entourés de quelques curieux, les deux hommes s'observent longuement, sans un geste, sans une parole, pour retracer les années manquées, pour comprendre ce qui se cache sous le travail du temps. Jamais Pierre n'aurait pu oublier ce visage. Adamie a l'air de quinze ans son aîné à cause des vents mordants et du rude hiver. Mais son regard n'a pas changé. Autour d'eux, on sourit. Certains touchent le nouveau venu en riant, d'autres lui souhaitent la bienvenue. Étonné par tant de gentillesse, Pierre se détend et, du même coup,

l'attitude d'Adamie semble se transformer à son tour : un large sourire se dessine sur son visage et des étoiles se tracent aux coins de ses yeux noirs. Pierre sent alors une vague énorme se coincer au creux de sa gorge, une vague qui porte en elle les années d'enfance heureuse vécues avec son ami et toutes celles marquées de son absence. Malgré les émotions qui le bousculent, Pierre éprouve un immense soulagement. Il a maintenant un repère.